

Le squelette de l'hydrangée

Valérie Carreau

Number 159, Summer–Fall 2020

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/94991ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (print)

2371-3445 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Carreau, V. (2020). Le squelette de l'hydrangée. *Les écrits*, (159), 34–37.

LE SQUELETTE DE L'HYDRANGÉE

Je suis incapable d'écrire un texte sans d'abord en avoir fait le plan, organisation complexe dotée de balises sur lesquelles je m'appuie pour avancer dans l'écriture. Je n'ose pas m'aventurer sur la page sans ce bout de papier où j'ai préalablement rédigé, à la main, la structure selon laquelle s'échafauderont mes intentions, mes sentiments, mes souvenirs, qui deviendront un texte. Il est mon outil. Depuis quelques mois, cependant, j'essaie d'entreprendre un nouveau projet d'écriture, mais je n'y arrive pas. Je possède pourtant plusieurs matériaux : des personnages, un lieu, des scènes. Une interrogation surtout, cet élément primordial qui, jusque-là, m'a toujours suffi comme moteur d'écriture, mais je ne parviens pas à faire tenir la charpente debout.

Nous venons, Laurent et moi, de terminer les travaux d'agrandissement de notre maison et, parmi les ajouts, une chambre pourvue d'une immense fenêtre donne sur la forêt. C'est devant ce tableau vivant que j'ai installé mon bureau pour écrire. Début novembre, la neige nous a surpris. Elle a déjà recouvert le sol. Vers midi, quand le soleil à son plus haut brille, que ses rayons la frappent et que sa lumière s'y réfléchit et qu'elle est renvoyée, comme décuplée à travers ma fenêtre sans rideau sur l'écran de mon ordinateur ou sur ma feuille, je ne vois plus rien. Je n'arrive plus à écrire. Dans ma chambre, les murs sont peints en blanc, comme la neige. La table où je m'assois pour écrire, la longue bibliothèque qui longe le mur, blanches aussi, et toute cette blancheur que j'aurais cru apaisante m'aveugle.

-

Il me revient en tête une citation d'Annie Ernaux, rapportée dans une discussion sur l'architecture, le jour du *Laboratoire de l'écrivain* : « C'est toujours la chose à dire qui entraîne la façon de le dire, qui entraîne l'écriture, et la structure du texte aussi^[3]. » Même si j'ai du mal à garder les yeux ouverts, dans ma chambre, je m'oblige à m'asseoir le visage faisant face à la fenêtre, caressé par les rayons. Un nuage passe devant le soleil, et l'ombre qu'il jette sur la forêt et sur la cour me permet de soulever les paupières. Je remarque soudain l'hydrangée, ses feuilles, brunies par la gelée, pendouillant mollement au bout de ses branches sèches. Résonnent dans ma mémoire les vers du poète Antoni Clapés, transmis par France Mongeau, aux écrivains du *Laboratoire* :

[3] Annie Ernaux, *L'écriture comme un couteau. Entretien avec Frédéric-Yves Jeannet*, Paris, Gallimard, « Folio », 2011, p. 49.

*habiter le seuil même de la parole
là où la lumière
est invisible où tout devient visible*

Débarrassé du nuage, le soleil réapparaît. Je souhaiterais que les feuilles de l'hydrangée se fassent emporter par la bourrasque, qu'il ne reste plus de l'hydrangée que son squelette.

L'architecture du récit se construit à partir de là, sur le seuil, ce lieu avant le commencement de l'histoire, une fois identifié le sentiment qui précède l'acte de prendre la parole ; qui pousse l'écrivain à écrire – la chose à dire. Un désir. *Je souhaiterais que les feuilles de l'hydrangée se fassent emporter par la bourrasque.* Il n'y a aucun bruit dans ma chambre, construite à l'étage, loin du tumulte familial quotidien qui se déroule dans la cuisine et dans le salon. J'y entre, seule, et referme derrière moi la porte de bois plein. Je n'entends pas le vent qui souffle sur les feuilles, derrière la vitre, mais je l'imagine. Grâce au silence de la chambre, je peux entendre le vent.

« La solitude de l'écriture, c'est une solitude sans quoi l'écrit ne se produit pas^[4] », disait Marguerite Duras dans *Écrire*, et c'est pourquoi personne d'autre que moi n'est admis dans ma chambre. Il y a mon ordinateur posé sur la table près d'une lampe, d'un crayon et du papier. C'est sur ce papier que je dessine un arbre, complètement dégarni par le vent d'hiver. C'est un très gros arbre, cent fois plus gros que l'hydrangée dans la cour.

À propos de sa maison de Neauphle, Duras écrit :

« On ne trouve pas la solitude, on la fait. La solitude, elle se fait seule. Je l'ai faite. Parce que j'ai décidé que c'était là que je devais être seule, que je serais seule pour écrire des livres. Ça s'est passé ainsi. J'ai été seule dans cette maison. Je m'y suis enfermée – j'avais peur aussi, bien sûr. Et puis, je l'ai aimée. Cette maison, elle est devenue celle de l'écriture. Mes livres sortent de cette maison^[5] ».

Mes livres sont inspirés des murs qui m'entourent, de leur blancheur par endroits souillée de traces de doigts ; des planchers et de leurs empreintes de chaussures ; du vrombissement du système de ventilation, seul bruit qui

[4] Marguerite Duras, *Écrire*, Paris, Gallimard, 1993, p. 17.

[5] *Ibid.*, p. 19.

dérange le silence de l'écriture ; des portes que je choisis d'ouvrir ou de garder closes.

Chez nous, il a plu toute la nuit, et l'eau a fait fondre la neige, a fait disparaître la blancheur éclatante du paysage, redevenu brun. La lumière dans la chambre est moins crue, ce qui me permet de garder les yeux grands ouverts, mon visage face à la fenêtre, où je ne distingue même plus les feuilles toujours suspendues aux branches de l'hydrangée des feuilles qui jonchent, à perte de vue, le sol de la forêt. Soudain, un grand vent se lève et la forêt s'assombrit. Le vent souffle sur les feuilles de l'hydrangée qui s'envolent enfin, qui virevoltent devant ma fenêtre, et je tends la main vers la vitre.

Valérie Carreau est née en Abitibi et vit à Saint-Bruno-de-Montarville.
Elle a écrit les romans *Nos morts* et *Une mère exceptionnelle*, ainsi que le recueil
de nouvelles *La huitième gorgée*
parus aux Éditions Marchand de feuilles.

